

INVENTAIRE

Ye28.463

*Vayside*

*De la Houe Des Proudes*

1811

Y



# LA NAYADE

DE LA HOUN DE BOURDEU ;

*A las Aigucs-Bounca,*

Poème Bearnez dap sa Traduction en Francez ;

Seguit de Notes d'u bieil Medeci.

ou

# LA NAYADE

DE LA FONTAINE DE BORDEU ;

*Aux Eaux-Bounca,*

Poème Béarnais avec sa Traduction en Français ;

Suivi de Notes d'un vieux Médecin.



A PAU, CHEZ TONNET, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

Mars 1811.

Ye

28463

---

---

LA NAYADE

## TRADUCTION DE LA PRÉFACE.

Une nuit de ce mois de septembre dernier, le Curé de \*\*\* prenant le frais, et jasant avec un vieux Ossalois, lui demandait si la source qu'on découvrait était réellement, comme on le disait; celle qu'on nommait *Vieille* du tems de M. Bordeu père: oui, lui répondit le vieillard; c'est celle-là même, sur laquelle ce Médecin fit ses observations. Tout devisant, le tems s'écoule, la nuit s'avance; ils allaient se séparer, lorsqu'ils virent quelque chose de blanc et d'allongé qui sortait du rocher: le Curé connut que c'était une femme; il la trouva belle, très-parée, et avec un air gracieux. Il lui sembla qu'elle était très-occupée de ce qu'elle voyait. Un instant après, il entendit qu'elle parlait. Le Curé écoute avec attention; et comme il a bonne mémoire, il mit par écrit, le lendemain matin, tout ce que la Nayade avait dit (car c'était une Nayade). C'est ainsi, Lecteur, que nous est parvenu ce que vous allez lire. Comme il y a très-long-tems que les Divinités ne parlent plus dans cette vallée, ni peut-être ailleurs, vous serez surpris que la Nayade ne s'explique pas clairement; mais, comme vous savez, ces Divinités ne s'expliquaient pas autrement.

Le lendemain de cette apparition, le Curé fit voir à deux médecins qui se trouvaient sur l'endroit, ce qu'il avait retenu par écrit; ni l'un ni l'autre n'y trouvèrent du sens. Le pauvre

---

---

## PREFACE.

« Ue noueyt d'aqueste mes de seteme darré, lou Curé de \*\*\* prenen lou fresc, tout debisan dap u bieil Oussalès, qu'eu demandabe si la source qui descroubiben ère réellemen, coum at contaben, la qui noumaben *Bieille* d'eu tems de mons de Bourdeü lon pay : « Obio, si dichou l'Oussalès, qu'ey aquere » sus la quoau aquet medeci abé héyt sas oubserbatiou. » Tout en parlan, lou tems qu'es passe, la noueyt qu'abance; qu'èren prests as separa, quoan bedoun cauquarré de blanc et d'aloungat qui sourtibe d'eu roc : lou Curé que counegou qu'ère ue hemne; que la trouba bère, poumpouse, aridente, mes qu'eu sembla qu'ère susprese de tout ço qui bedè; chic après, que l'entenou debisa : qu'escouta dap attention; et coum a boune memori, que bouta per escriout, lou lendouma mati, tout ço qui la Nayade abé dit (car qu'ère ue Nayade). Qu'ey per aquet mouyen, Lectou, que ço qui bat leye qu'ens ey parbiengut. Coum ya hère loung-tems que las Dibinitats nou parlen plus dens la ballée d'Ossaü, ni billéou aillous, que serat suspres que la Nayade nou s'explique pas claramen; mes, coum sabet, qu'ey ataü qui parlaben.

Lou lendouma d'aquere apparitiou, lou Curé que he bede à dus medecis qui's troubaben sus l'endret, tout ço qui abé retiengut per escriout : ni l'u ni l'autre nouy troubèn nat sens. Lou praube Curé qu'en ère mourtifiat; quoan, per hasard,

Curé en était mortifié ; quand , par hasard , il s'adresse à un autre , que l'on lui dit être du même état. Celui-ci lut couramment le papier , et toujours souriant ; il dit au Curé en bon Béarnais : Je crois , monsieur le Curé , que j'ai trouvé le sens de ce qu'a dit la Nayade ; il me semble même que son allégorie , que vous nommez parabole , renferme plus d'une vérité.

Le Curé s'en est rapporté au dernier , suivant la coutume ; il a même accepté les notes qu'il lui donna , et qu'il a fait publier avec son manuscrit.

Aimable Lecteur , soyez indulgent , et sur-tout ne faites aucun reproche au pauvre Curé qui , dans tout ceci , est très-innocent. Pour les médecins , laissez-les se disputer ; et que Dieu vous maintienne en santé jusqu'à ce qu'ils soient d'accord.

s'adressa à u aute qui disèn tabé de la clique. Aqueste, en arri-  
den, que legou courentamen lou papé, et que digou au Curé  
en bou Bearnez. « Moussoü Curé, que crey trouba lou sens  
» de ço qui a dit la Nayade: qu'em semble même que soun  
allégorie, ço qui bousauts noumat parabole, que renferme  
plus d'ue bertat.

Lou Curé que s'en ey rappourtat au darré counsultat, coum  
de coustume; qu'a même acceptat las notes qui eu dé; et  
que las a heytes imprima dap son manuscrit.

Aymable Lectou, siat drin indulyen; et sus-tout nou'n bouliat  
maü au praube Curé, qui ey hère innocen dens tout aço. Per  
ço qui ey d'eus medecis, dechat-lous disputa; et que Diöu  
pe mentiengue la santat dinque que sien d'accord.

---

---

# La Náyade

## DE LA FONTAINE DE BORDEU ; Aux Eaux-Bonnes.

---

### ARGUMENT.

*La Náyade se plaint d'un abandon trop long , comme des erreurs qu'on a répandu sur ses vertus ; — elle gourmande tous ceux qui se sont approchés d'elle ; — elle reproche à ses sœurs d'abuser de son sommeil ; — elle parle de ses vertus , qu'elle compare à celles d'une jeune beauté ; — elle s'oublie dans ce détail ; — elle rappelle le tems où elle servait à guérir les plaies de l'arquebuse ; — le tems où elle appela Bordeu près d'elle ; — les secrets qu'elle lui confia ; — elle n'oublie pas les leçons qu'elle prétend lui avoir données ; — elle tence les médecins qui n'écoutent pas la Nature ; — elle dit comment elle engagea Bordeu à l'essayer sur la phthisie pulmonaire ; — le refus modeste de Bordeu ; — les soins qu'elle prit de le ramener ; — la docilité de Bordeu ; — elle témoigne les regrets qu'elle eut à sa mort ; — assure qu'elle plaça quelques fleurs sur sa tombe.*

---

QUI m'appelle ? Quels cris ! Faites moins de bruit ; je vous ai entendu. Quoi ! c'est après soixante ans , que vous me donnez ces fêtes ! Que prétendez-vous faire de moi , lorsque

---

---

LA NAYADE  
DE LA HOUN DE BOURDEU,

*A las Aiguës-Bouucca.*

---

---

ARGUMEN.

*La Nayade qu'es plaing de ço qui l'an trop long-tems  
abandounade, coum d'eüs faïx discours qui tienent sus sa  
bertut; — qu'es fache coudre tous lous qui's soun occupats  
d'ere; — que reproche à sas soos d'abusa de soun soumeil; —  
que compare sas bertuts à las de ue jouene beoutat; — qu'es  
desbroumbe bet drin dens aquet detail; — que rappelle lou  
tems ouu serbibe à gouari las plagues de l'arquebuse; — lou  
tems ouu apera Bourdeu; — lous secrets qui eou counfia; —  
neu desbroumbe pas las leçous qui preten l'abe dat; — que  
pince drin lous medecis qui nou hen nat compte dela Nature;  
— que dits quin engatja Bourdeu à l'essayà seous poitrinaris;  
— quin Bourdeu refusa moudestamen; — quin lou rania; —  
quin eth ceda dap douçou; — que ploure sus sa mourt; —  
que d'is que jetta canques flous sus soun tombeou.*

---

QUI m'apère? quins crits!

Hèt doune mey dous! qu'ep ey audits....

Coum, après chichante ans qu'em dat aqueste aubade! (1)

Et que herat de you quoaan m'ayat desbeillade?

vous m'aurez réveillée ? Cherchez-vous à me faire essayer quelque nouvel affront ? Ah ! laissez-moi dans mon sommeil , et respectez ma source. Trop d'étourdis m'ont méconnue. Trop de sots m'ont traitée avec leur humeur bourrue. Combien de fois n'ont-ils pas essayé de me ravir l'honneur qu'un ancien ami m'avait depuis long-tems procuré !

Avec quel front mes sœurs profitent de mon sommeil ! mais le suc âpre du coing ne peut se confondre avec le doux jus de la poire. Qu'elles ne se parent jamais , sous mes yeux , ni de mon nom , ni des droits que mes vertus m'avaient mérités.

Mais vous , qui venez avec un air empressé , croyez-vous avoir tout fait pour me rendre mon état ? Celui qui ne fonde sa noblesse que sur ses titres , met trop souvent en évidence sa honte et sa bassesse. De même , celui qui ose se parer d'un nom fameux , essuie souvent des mortifications. Je vous dis donc que mon nom et ma réputation peuvent , tout au plus , vous servir d'enseigne.

— Peut-être pensez-vous me tenir , en me logeant dans quelque bel hôtel ! Que vous me connaissez peu ! J'ai trop de vanité , pour me laisser prendre par vos offres douteuses.

Écoutez mon secret : J'ai les caprices et les goûts d'une jeune beauté. Comme elle , j'aime d'être toujours flattée ; comme elle , je veux être souvent caressée. Je déteste la fadeur de ces sots langoureux qui viennent m'endormir avec leurs

Billé  
Ah !  
Trop  
Trop  
Ban  
Qui  
M  
Mes  
Au  
Nou  
De  
Qu  
F  
Cr  
Qu  
Tr  
Co  
A  
Y  
N  
C  
A  
I

Billèou cercat am ha cauque nabet assroun ?

Ah ! léchat-me adroumide , et respectat ma houn.

Trop de hari-harous que m'an incouneguide :

Trop de pecs n'an trettat dap leur humou testude :

Ban cercat bèt souben am ha perde l'aunou

Qui you , despuch loung-tems , tieni d'u aymadou.

Mas soos , de moun soumeil proufleyton chens bergougne : (2)

Mes lou chuc escousen de la chaspre coudougne

Au dous yus de la pere et nous pot coumpara.

Nou pretendien jamey sous mouns oucils se para

De moun noum , de mouns drets , ni de la renoumade

Que ma douce bertut m'abè soule accourdade.

Bousantes qui bienet dap u air empressat ,

Credet abé tout héyt ta'm rende moun estat ? (3)

Qui soü pargami soul hòu founda sa noublesse ,

Trop souben met au cla sa hounte et sa bachesse ;

Coum qui d'u noum famous a lou froun d'es para

Aus reproches amas et qu'es deü prépara.

You'p dic dounc que mouñ noum , tout coum ma renoumade ,

Nou'p podin tout escas serbi que de parade. (4)

Billèu qu'en me loutjean dens cauque bèt houstau ,

Credet deya gagnam et ha tout ço qui'm caü ! (5)

Ah ! be'm counechet chic ! qu'en soy trop banitouze ,

Enta'm poudè attrapa dap hoste offré doutouse. (6)

Escoutat moun secret : D'ye youene beütat ;

Que seguechi bèt drin l'humou coume l'eshat ; (7)

vieilles chansons. Un peu d'esprit me plaît ; j'exige beaucoup de complaisance ; je m'emporte à la moindre contradiction : et quand j'ai de l'humeur , gardez-vous de venir me chagriner. Si vous me poussez à bout , vous n'obtiendrez de moi que de tristes boutades qui vous feraient repentir de m'avoir trop poussée. Et comme vous savez , la femme a plus d'un moyen secret de se moquer d'un mari. S'il la gronde , elle crie ; s'il la trompe , elle le lui rend ; s'il lui refuse du vin ; elle l'achette en cachette ; c'est ainsi qu'elle fait de tout : aussi , l'homme prudent ramène , en badinant , son esprit inconstant.

Ainsi , donc , j'ai besoin d'une main complaisante qui sache , par la douceur , ramener mon humeur trop prompte et me diriger finement , sans que je puisse m'en douter. Comme c'est par la douceur qu'on surprend une femme , j'avoue que je suis disposée à me laisser prendre par la main de celui qui saura flatter ma tendresse amoureuse.

J'aime sur-tout , comme une belle , à conserver ma charmante pudeur. Le curieux hardi n'aura de moi jamais que des rigueurs et des mépris ; fassé-je seule avec lui , je resterais à sec , si , par ses recherches indiscrettes , il cherchait dans mon corps à quoi tient ma beauté. L'amoureux sait lire dans l'œil de la bergère , si le tendre désir a marqué l'heure du plaisir ; mais l'indifférent ne sait jamais y trouver l'étoile de l'amour.

Coum ére , à tout moumen qu'aymi d'esta flatade ;

Coum ére , bet soubèn bouy esta caressade : (8)

N'aymi pas la fadou d'aquets peès langourous

Qui'p bienin adroumi dap leurs bicilles cansous : (9)

Qu'aymi bet drin l'esprit ; hère la coumplasence ; (10)

Que m'encapricieri per la mendre imprudence : (11)

Et quoaan l'humou me gahe , abisat-pe , sus-tout ,

D'em biens chagrina ; car si'm poussat à bout ,

N'oubtieneret de you qu'ue triste boutade

Qui'p héré répent de m'abé trop poussade. (12)

Or , coume pla sabet , la hemne a dens l'esprit

Trop d'u mouyen secret ta's trufa d'u marit.

Si la cride , ey aus crits ; si la troumpe , qu'eu troumpe ;

Si'eu refuse lou bi , à descus ére eü croumpe ;

Ataü que hé de tout ; tabé , l'homï pruden

Ramie , en badinan , soun esprit incounsten.

Ataü qu'èy you besoung ue ma coumplasente

Qui sapie , en douceyan moun humou trop ardente ;

Diriyam finamen chens pareche y touca.

Tout coum per la douçou la hemne s'embesca ,

Ataü m'embesqueri sus la manote hurouse

De qui saura flata ma tendresse amoureuse. (13)

Coum ére , ay mi , sus-tout , ma charmante pudou. (14)

Lou curious hardit n'aura jamey de you

Que rigous , que mesprets ; et quoaan seri soulette ,

Nou couleri per et jamey dens ma canette ,

Ce n'est pas mon corps seul qui s'attache à la vie ; un sens peut y trouver ce qui échappe à l'autre. Qui voudra m'estimer sur ma simple couleur se trompe ; comme celui qui , sur mon odeur , croirait trouver en moi quelque trace de ce bithume affreux qui frappe , trop souvent , l'intrépide guerrier que la gloire , l'honneur et la prudence guident au Champ-de-Mars.

J'accorde , cependant , qu'un coup-d'œil qui va , comme à la dérobée , glisser des pieds jusqu'à la tête , peut faire désirer de me voir de plus près ; mais plus d'un curieux s'est trompé , en voulant admirer l'un le pied , l'autre l'œil , et l'autre *etcetera*.

Ne croyez pas , sur-tout , qu'on puisse me connaître à la première vue. Je me cache à tout cerveau félé qui croit connaître tout , qui ne doute de rien , et qui se paye de mots. Un sot est toujours sot ; voilà qui est sans réplique : son esprit de travers fausse ce qui l'applique.

Si'm boulé ha l'affroun, dap soun impurétat ;

De cerca dens moun cors à que tien ma beüat. (15)

L'amourous sap legi dens l'oueuill de la pastoure

Si lou tendre désir d'eu plasé marque l'heure ;

Quoan lou pépi, fixan aquet sens précieux ,

N'ey sap jamey trouba lou lugra deous amous. (16)

N'ey pas moun cors soulet qui s'estaque à la bite ; (17)

U sens qu'ey pot trouba , ço qui bét aute esbite .

Qui pense d'em jutja sus ma simple coulou ,

Se pot ta pla troumpa , coum si , sus moun aüdou

Pretendè , dens moun cors , retrouba cauque trace ,

D'aquet bithume affrous qui , trop souben , terrasse

L'intrepide guerrié qui marche allégremen ,

Amourous de l'aïnou , coum ey satje et pruden.

Qu'accordi , cependen , qu'ue fine oueillade

Qui glisse , en coutecan , coum à la desraubade ,

Et ha discretamen d'eu cap jusques aus pés ,

Que pot ha desira d'em bédè de mey prés :

Mes mantu s'ey pecquat en boulen admira

L'u lou pé , l'aute l'oueil , et l'aute *etcetera*. (18)

Sus-tout , nou cregat pas qu'à la permère biste

Qu'em poden debina (19) ; moun humou que resiste

A tout cap eshentat qui cred counche tout ,

Qui nou doute d'arré , mes qu'is pague d'u mout.

U pec qu'ey toustem pec ; aco qu'ey chens replique ;

Tout esprit de trabés fauço ço qui s'applique.

Vous conclûrez de là qu'il faut me mener doucement, et qu'on ne peut me connaître sans m'étudier.

Que le plaisir égaye votre ouvrage. On est bientôt rebuté, on est souvent volage, si l'on n'est animé par sa douce chaleur. Guettez dans ses amours un aimable Pasteur; vous le trouverez toujours auprès de sa Bergère; tantôt rodant près de la maison; souvent sur la fougère; vivement emporté par l'aile du plaisir, la bise, la grêle ni la neige n'ont pu le rebuter. En exigeant de vous pareille complaisance, j'aurai soin de vous en donner souvent la récompense.

Je m'avise, cependant: peut-être, vous qui m'écoutez, me taxez-vous, avec humeur, de trop de vanité. Se comparer à la femme! oh! c'est trop vain!

Ce que je dis, pourtant, est sérieux et vrai. Vous trouvez dans ce mot ce que vous devez savoir; et ma comparaison, je vous le dis encore, est exacte en tout point. Accordez-moi encore un peu d'attention.

Heureux qui dans tout consulte la raison! son esprit, en planant, voit sous ses pieds tous ces enfumés malotrus qui n'ont pour tout savoir qu'un barbare langage qui ne fait qu'un tripotage du bon sens.

C'est à lui seul que je m'adresse; je veux lui prouver que j'ai plus d'un trait commun avec la beauté. D'abord, et sans rougir, je puis ici convenir que l'homme aime à me tenir

Concludit douc d'aquiou qu'em cau drin douceya :  
 Qu'em t'am couneche pla qu'em cau estudia. (20)  
 Que lou plasé , sus-tout , esgaye hoste oubratje ;  
 Oun qu'ey lèu rebutat , ouun qu'ey souben boulatje ,  
 Si foun n'ey animat per sa douce calou ,  
 Coucytat dens sas amous u allègre Pastou :  
 Toustem qu'eu trouberat au près de sa Berjère ;  
 Are p'eu casala : souben per la heuguère ;  
 Sus l'ale d'eu plasé bibemen empourtat ,  
 Gresil , bise , ni nèou , res nou l'a rebutat .  
 En exigean de bous pareille coumplasence ,  
 Q'aurey soin de p'en da souben la recoumpense .  
 Qu'em abisi , pourtan : lhèou bous qui n'escoutat  
 Me taxat , dap humou , de trop de banitat...  
 Coumparas à la hemne ! oh qu'ey trop banitouse ! (21)  
 Ma paraüle , toutu , bertade et serieuse ,  
 Que p' appren , en u mout , ço qui debet sabé ;  
 Et ma coumparesou , que p'at disi tabé ,  
 Qu'ey exacte en tout pun . Dat-me encouère ue pause .  
 Hurous per la resou qui's guide en toute cause :  
 Souu esprit , en planan , bet loing debat souns pés ,  
 Touts aquets ahumats ; estros truque-taulés ,  
 Qui n'an , per tout sabé , qu'u barbare lengatje ,  
 Qui nou hé d'eü bou sens qu'u triste tripoutatje .  
 A-d-et soul m'adressan , que bouy , chens banitat ,  
 Prouba qu'ey mey d'u trait coumu à la beütat .

dans ses bras. Si mon odeur lui déplait, n'y a-t-il pas aussi  
 des femmes qui l'ont un peu forte ? Cependant, j'en connais  
 plusieurs qui, loin de s'en trouver rebutés, assurent qu'elle  
 leur plaît : c'est donc affaire de goût ; mais chacun a le sien ;  
 ainsi la femme n'est pas mieux partagée. Vous me direz, peut-  
 être, que l'heureuse jeunesse, s'enflammant au premier-coup-  
 d'œil, va d'abord éprouver l'impatient désir. Je n'échauffe  
 pas si promptement, j'en conviens : il me faut un peu plus de  
 tems. Qu'il y en aurait d'ingrats, si dans cette discussion ils  
 ne s'empresaient pas de témoigner que j'ai défergé plus d'un  
 pied glacé ! Combien n'en ai-je pas surpris que la triste lan-  
 gueur privait des plaisirs ! que j'étais glorieuse de ranimer  
 leurs sens ; sur-tout quand je connaissais leur pitueux état !  
 Tel dans l'hiver, à l'abri d'un buisson, réchauffé par le soleil,  
 le pétillant moineau piole, saute, et secoue son aile, puis sa  
 queue, et tracasse déjà sa femelle dans l'herbe naissante ;  
 tels étaient mes pauvres malades : je les voyais joyeux, parés,  
 égayer la beauté sous le hêtre, et la poursuivre à travers les  
 buis. Qu'a donc plus que moi la femme si chantée ? Ah si  
 j'étais souvent, comme elle, désœuvrée !... Mais combien de  
 fois ne dois-je pas réchauffer le sang ! de combien de pêcheurs  
 me charge-t-on de guérir la sciatique ! combien de fois m'a-  
 t-on chargée de réparer la fante de la femme ! Je réchauffe  
 le cœur : souvent elle le brûle.

D'abord, et chens rouyi, que pouch aci coumbiène;  
 Que l'homi dens souns bras ayme fort à'm retiene.  
 Es plang de moun aïdou? Cauque hemne, toutu,  
 B'a lou fumet trop hort! Qu'en counечи mantu  
 Qui, loing d'es rebuta per aquere humade,  
 Qu'es trobe ranimat, et preten que l'agrade;  
 Aco depen d'eu goust; coum cadu a lou sou,  
 La hemne n'a de dret que lou qu'im règle you.  
 Qu'em bat dise, billèu, que la jouenese hurouse;  
 D'u cop d'oueil ba senti, de l'eslame amourouse,  
 Dap l'escousente ardou, lou trepignan plasé.  
 N'ahouégui pas ta léou; qu'em cau drin de lezé.  
 B'en y auré d'ingrats, si, dens aqueste esprabe,  
 Nou bienen témoigna qu'èy desclabat la trabe  
 A mantu pé glaçat (22)! quouantes n'on èy susprés  
 Que la triste langou pribabe d'ens plasés!  
 En raniman leurs sens, quin èri banitouise;  
 Sus-tout quoaan counечи leur feblesse hountouse!  
 Ataü coum, dens l'hïber, l'esberit passerou,  
 Au rebat d'u bruchoc, escauhat per lou sou,  
 Pioule, saute, segout soun ale et sa coudette,  
 Et tracasse deya passère dens l'herbette:  
 Ataü qu'eus me hedi, gayous et requincats,  
 Darréous haüs, darréous bouchs, prouseyan las beütats.  
 Qu'a dounc sus ma bertut la hemne ta bantade? (23)  
 Ah! si'n èri souben, coum ére ey, esbagade! (24)

Ne croyez cependant pas que je veuille rappeler aucun de leurs défauts. Pauvres d'elles ! comment parler du plaisir , des amours , de la douce tendresse , de l'aimable sourire , même de leurs faiblesses ; sans vous dire à tous combien vous seriez ingrats, si vous leur reprochiez cette tendre rougeur , dont la femme est parée , lorsqu'elle semble s'envoler vers le ciel ! Ce que j'en dis , mes amis , n'est que pour vous annoncer que je puis sauver l'imprudent qui , dans ses ébats , abusant de sa force , a voulu trop prouver tout ce qu'il pouvait faire.

Si vous y consentiez , nous pourrions nous entendre : une fois d'accord , nous pourrions nous entr'aider. La fièvre de l'amour tourmente-t-elle la jeunesse ? a-t-on trop négligé le cri de la tendresse ? comme la fleur du printemps sèche et penche son pied , regrettant ses couleurs , lorsque la rosée lui manque ; la beauté dont la douleur s'empare éprouve un serrement de cœur , et laisse errer son œil humide : mais lorsque , pâle et sans force , elle traîne son pied tremblant , rêvant à ses amours , vous pouvez me la confier ; laissez-moi seule avec elle ; vous verrez bientôt sa bouche reflleurir peu à peu ; et son œil égaré reprendre son éclat , en rappelant le plaisir.

Mes quon de cops me cau escalouri lou sang ! (25)

Et quon de pecadous jou gouarechi d'eü cranc ! (26)

Quon de cops m'an carcat de repara sa faute ! (27)

Jou rescauhi lou co , souben ére l'escaute. (28)

Non cregat pas , poutan , qu'ep bouilloy rappela

Nat defaut capitau : praubettes ! quin parla

D'eü plasé , d'eus amous , de la douce tendresse ,

D'eü gay arrisoulet , même de leur feblesse ,

Chens reprouchap à touts quin ne seret ingrats ,

Si'ous boulèt arcasta cauques moumens passats

Dens aquere langon doun la hemne ey parade

Quon semble dret au céou qu'ere a pres sa boulade.

Co qui p'en dic , amics , p'annonce soulamen ,

Que you qu'ey la bertut de sauba l'impruden

Qui , dens aquets esbats , abusan de l'aysence ,

A boulut trop prouba toute sa suffisence.

Enter nous , si'p plasé , que'ns pouyrem accourda ; (29)

Et si'ns enteném drin , qu'es deberem ayda. (30)

La frèbe de l'amou tourmente la jouenesse ?

An trop chic escoutat lou plang de la tendresse ?

Coum la flou d'eü printems pribade de l'arrous ,

Seque et panche soun pé , regretan sas coulous ;

Toutu de la beoutat quon la doulou s'empare ,

Soun co triste , sarrat , seque l'oueil qui s'esgare :

Mes quon , nouchalamen , dap sa triste pallou ,

Trayne soun pé tremblan , reban à l'aymadou ,

Ma vertu ne se borne pas là. J'ai caché long-tems mon secret ; mais quand je vis de loin mes brillantes aînées s'enorgueillir de leur réputation croissante ; quand je vis que chacune d'elles , dans son pompeux état , brigait avec hauteur toujours un nouvel élat , riche de mon honneur , fière de ma famille , je publiai par-tout que j'étais la fille de la même mère. Déjà , depuis long-tems , je calmais les douleurs de ce fameux Cantabre , dont la rage dans les combats le lançait souvent dans les rangs ennemis. Seule , délaissée dans ce mauvais borbier , je recevais ce guerrier , assis sur un fagot de fougère , recouvert d'un mauvais drap , pauvre d'argent , mais riche d'une réputation brillante. Soigneuse d'adoucir sa plaie envénimée , je bornais mes plaisirs à le voir soulager. Douce simplicité ! tu fis long-tems les délices des braves gens ! d'où vient aujourd'hui ton exil ? ne sais-tu plus guider l'honneur ?

Jalouse , enfin , d'un droit que je me voyais disputer , je cherchai long-tems un homme de réputation ; j'appelai BORDU. Déjà depuis long-tems , et malgré l'envie , les monts voisins parlaient et rendaient témoignage de sa prudence.

Counfiat-lem chens pouï ; bous beyrat sa bouquette  
 Chic à chic reflouri ; et soun œueil esgayat ,  
 Rapperan lou plasé , reprené soun esclat .  
 N'ey pas aquiou soulet qui borni ma bertut .  
 Qu'ey counserbat lounq-tems moun seeret escounnt :  
 Mes quoaan bedouy de loing mas aynados poumpouses ;  
 De leur renoum crechen debiene banitoues ;  
 Quoaan bedouy que cadue , en soun brillan estat ,  
 Brigabe , dap hautou , cauque nabèt esclat ;  
 Riche de moun annou , fière de ma famille ,  
 Que publiquey , per-tout , que you qu'èri la hille  
 De la mediche may . D'eu Cantabre fameux  
 Deya despuch lounq-tems calmabi las doulous :  
 Eth las debour souben au houec de soun couratje ;  
 Qui'eu lançabe , rauyous , à trabès lou carnatje .  
 Negliyade en moun clot , qu'arcoueilli lou guerrié  
 Segut sus drin de hëus , dap u mechan sarié ,  
 Praube d'or et d'aryen , mes riche en renoumade .  
 Soignouse d'adouci sa plagne enbenimade ,  
 Ah b'abi you plasé quoaan lou'm bedi counten !  
 Douce simplicitat , tu de la brabe jen  
 Charmabes lou lesé ; perqué t'ès esbarride :  
 Perqué plus à l'aunou nou bos serbi de guide ?  
 Yalouse , enfin , d'u dret qui'm bedi disputat ,  
 Que cerquey cauque tems u homi reputat :  
 Que m'aperey BORDEU : deja , de sa prudence ;

BORDEU m'aborde avec son air riant et gracieux . Il me prévient tellement , que sans faire attention à son empressement ; je crus pouvoir lui confier la vérité.

J'ai besoin , lui dis-je , d'une oreille attentive ; mais j'ai sur-tout besoin que tu apprennes à modérer le feu de ta jeunesse. Vous-autres , médecins , avec le grec et le latin , croyez être assez fins pour tout deviner , sans vous mettre en peine de l'ordre du travail que la vitalité développe , lorsqu'elle est gênée par une maladie. Que ta pensée se fixe long-tems sur ce que je vais te dire , et qu'elle néglige tout raisonnement spécieux.

L'auteur qui règle tout dans son vaste Univers , force l'être animé à puiser dans l'atmosphère le principe subtil qui va dans les artères , comme l'eau qu'on répand et qui court dans les prés , réveiller la vertu de la fibre engourdie , l'excitant au travail ; comme à payer son tribut au magasin commun ; que la tête prudente distribue à loisir dans le restant du corps. Mais un moment perdu , vive comme l'éclair , la mort frappe son coup aussi prompt qu'il est sec. Ainsi , l'homme doit prendre dans l'air autant et même plus de substance que ne peut lui en fournir ce qu'il va moudre sous sa dent , en l'humectant souvent.

Charmes les font ; perdus les establis

L'air plus à l'annon non pas senti de sent

Yolone , casta , d'u diet qu'au bestis d'ispart

Que certains caduc tens u homi repartat

Que m'apery Bordeu : déjà de sa prudence

Las serres d'alentour, même dens soun absence,  
 Parlaben loungamèn, malgré lou sou criard  
 De caüque bouc hountous et de caüque pillard.  
 Dap sa mine arridente, et toustem graciouse,  
 Bordeu que m'abourda; qu'em rendou ta gauyouse,  
 Que, chens m'embarrassa de soun air empressat,  
 Jöu credouy que poudi counfiaü la bertat.  
 Qu'ei besoiing, sé'ou digouï, d'ue aureille attentibe  
 Mes qu'ei besoiing, sus-tout, que ta jouenesse actibe  
 Aprengue as moudera. Bousaütis, Médecis,  
 Dap lou gréc, lou lati, crédet esta prou fis  
 Enta debina tout, chens qu'ep boutet en péne  
 De l'ourdi deu tribaïl, qui, quan ei dins la gêne,  
 La bite dens soun feit, seguesch ohens se troubla,  
 Si nat cop d'estourdit nou la bien esbranla.  
 Sus ço qui bas ausi que toustem ta pensade  
 Se fixe en négligean toute resou fardade.

L'outou qui règle tout dens son baste Unibers,  
 Force l'étre animat à pusa dens lous airs  
 Lou principi subtil qui ha dens las artères,  
*Coum l'aïquette qui cour capbat las arribères;*  
 De la bree afflaquide esbeilla la bertut,  
 L'excitan au tribaïl, coum à dan son tribut  
 Au magasi coumu, que la teste prudente  
 Distribue à lésé dens la masse bibente;  
 Mes u moumen pergut, bibe coum l'eslambrec;

Tu vois donc, mon ami, que le molasse pöumon rend l'homme languissant, pour peu qu'il soit lésé.

Maintenant, fais attention que mes sœurs aînées ont, depuis long-tems, avec leur air envieux, cherché à s'emparer de ces maladies, sans trop se mettre en peine si elles pouvaient ramener la charmante santé. En vain disaient-elles, dans leurs discours astucieux, qu'en les ménageant prudemment, elles répondaient de tout. Qu'elle est honteuse et dure la parole qui cherche à surprendre un malade, lorsqu'on est dans l'impossibilité de le guérir!

Tu as dû observer, sur la plaie douloureuse, que je parvenais à la diminuer sans trop l'irriter : ce qui te prouve, mon ami, que je porte avec douceur la chaleur de mon baume précieux, en glissant finement à travers le tissu du corps, et, souvent, laissant les artères de côté. Essaie-moi sans crainte : tu verras ma vertu remplir bientôt ton but, et te rendre content.

La  
Tab  
Aut  
Que  
Ba  
Be  
Ren  
A  
An  
Ger  
Ch  
Qu  
En  
Qu  
Qu  
La  
En  
Q  
A  
M  
F  
E  
C  
A  
C

La mort frappe son cōp auta prompt coum ey s'éc.   
 Tabé l'homie dans l'air deu préné de substance   
 Autan, et même plus, malgré toute apparence,   
 Que n'ou ne pot fourni tout ço qui dap sa den,   
 Ba moule en grimazan, et l'arrousan souben.   
 Be bedes donc, amic, quin la fresque courade   
 Ren l'homie languissen si'n ei brigue entecade.   
 Are abiset, si't plats, que mas bicilles serous,   
 An desempuch long-tems, dap leur air embeyous,   
 Cercat à s'empara d'aqueres malaudies;   
 Chens trop s'embarassa si seguiben la bieder   
 Qui poudé ramia la charmante santat.   
 En bales que disen dap leur discours fardat,   
 Qu'en las mainatjejan dap prudence et mesure,   
 Que respounen de tout: ben ei hountouse et dure   
 La paraule qui cerque à susprene u' malaou,   
 En saben qu'on nou pot soulatja lou sou maou!   
 Qu'as debut oubserba sus la plague doulente,   
 Que chens l'irrita trop, la rendi mench ardente;   
 Aco qu'et probe, amic, que porti dap douçou   
 Mon baoume precieux dap ma charmante auyou,   
 En glissan finamen à trabers las clitères,   
 Et bet souben lechan de coustat las artères.   
 Or, coum at sabes pla, mas soos en ahouegan   
 Auren bet leou bruslat aquet membre impourtan.   
 Car n'ey que dap douçou, coum dap la patience;

Bordeu baissa les yeux : « O vous, belle Nayade, me dit-il  
 » tout surpris, je suis très-porté à faire tout ce qui peut vous  
 » plaire ; mais quand je me charge, en tremblant, de traiter  
 » un malade, sur-tout quand je connais son danger, je n'ai  
 » jamais osé faire une épreuve douteuse. J'assimile les lois de  
 » mon état à celles de ma religion ; je leur ai consacré mon  
 » cœur, et je m'en fais honneur. Ce n'est pas que soumis aux  
 » systèmes modernes, je consulte un Barème pour me régler.  
 » Je suis, avec respect et soumission, les préceptes savans d'un  
 » génie élevé qui, dans la haute antiquité, sçut honorer son  
 » état par ses vertus, et qui, ne consultant que la simple na-  
 » ture, légua ses pensées aux races futures. Il est possible, je  
 » l'avoue, que je suive quelque erreur. Enfin, je dois compte  
 » à Dieu de mon travail, et je ne veux pas risquer de me faire  
 » griller le dos. »

La naïveté de ce refus me plut tant, que sans réflexion je  
 me lançai innocemment dans ses bras. Après mille baisers  
 pris et rendus, nous nous assîmes seuls sur une pierre. Tu

Que lo'm pot espèra d'eü rende sèn aïseïce.  
 Essayem donc chens poü ; tu beïras ma bertut  
 En te rende conten rempli bet leon ton but.  
 BOURDEU hacha lous oueils : « O bous here Nayade ;  
 » Si'm dichou , tout suspres , à ha ço qui p'agrade  
 » Be soï jou dispoüsât ! mes quan d'u malhurôs  
 » Me carqui , tout tremblan , de gouari las doulous ;  
 » Sus-tout quan , de son mau , bei la fi danjerouse ,  
 » Jameï n'ei gaüsât ha nade esprabe doutouse.  
 » Jou que hei de mas leis coum de ma reliyou ,  
 » Qu'eous consacri mon co , et que m'en hei ounou.  
 » N'ei pas que , sousmettut aux mondernes systêmes ,  
 » Que cerquiôi am regla , counsultan lous Barêmes.  
 » D'u génie brillan qui , dens l'antiquitat ,  
 » Sabou per sas bertuts honnoura son estat ,  
 » Et qui , nou counsultan que la simple nature ,  
 » Transmettou sa pensade à la race future ,  
 » Que seguechi dens tout , sousmés , respectuous ,  
 » Lous preceptes sabens ; billeou cauques èrrous.  
 » N'exiget donc de you , trop aymable Nayade ,  
 » Arré de ço qui pot destourna ma pensade . . . .  
 » Que debi compte à Diou , meme de mon tribail.  
 » Et nou bouï pas risca d'em ha grilla lou mail . »

D'aquet naïf refus jou qu'estouï ta contente ,  
 Qu'en neglijan ( lieu trop ) ma bertut innoucente ,  
 Qu'em lanceï dens sous bras chens crede ha nat maou ;

vois ma solitude, lui dis-je en me remettant ? Tu vois que si je reste inconnue, le malheureux qui souffre peut se plaindre de nous ? — De moi ? — Attends ; écoute-moi : Ferme dans tes principes, peux-tu dire que tu as déjà toute ton expérience ? — Non, non. — Cependant, tu ne l'auras jamais si tu te crois lié par ce que tu nommes lois de ton état. Tu as lu comme un enfant tes respectables auteurs : ce n'est pas le mot seul qui les rend recommandables : c'est en cherchant le sens de ce qu'ils ont dit, en suivant la liaison des faits, que tu dois te guider. Un malade t'instruit mieux que ne peut faire un livre : la nature, constamment occupée de sa conservation, ordonne ses besoins, règle ses mouvemens, même au moment cruel où, livré à ses douleurs, il semble prêt à terminer sa pénible existence.

Ne te crois pas savant ; évite encore le penchant orgueilleux de l'ignorant entêté, qui pense qu'en saignant, qu'en purgeant les humeurs, il peut à son gré maîtriser la nature. Tel un sot égaré dans une nuit obscure, s'en va, buttant à chaque pas, se jeter dans un bourbier, croyant placer son pied sur un terrain solide. . . . .

Après mille poutous pres, rendats, seu caillaouï ;  
 Qu'ens segoum tous soulets. Be hets ma soultitude,  
 Si'eu digouï ; me calman ? be hets qu'incounegude  
 Lou malhurous souffren, qui pouïri soulatja,  
 Qu'es pot plagne de nous ? — De jou ? — De tu : ya, ya ;  
 Aten ; escoutem drin : ferme dens ta credence,  
 Pots pensa qu'as deja toute l'experiance ? —  
 Nou pas nou. — Cependen, nou l'auras pas jameï  
 Si't credes ta ligat per ço qui noumes lei ;  
 Qu'as pres coum u mainat tons autous respectables ;  
 N'ei pas lon mout soulet qui'ous ren recommandables ;  
 La liésou deüs feits, lou sens de ço qu'an dit,  
 Que deu toustem guidat, et regla ton esprit.  
 Lou malaou te'n apren meï que nou hé nat libe ;  
 La nature en tout tems oucupade au ha bibe  
 Ourdoune sons besoungs, règle sons mouhemens,  
 Même au moumen fachous, on, liouirat aus tourmens,  
 Semble prest à quita sa trop doulente bite.

Nout crégues pas saben : sus-tout, amic, esbite  
 De l'ignouren testut lou panchan ourguillous,  
 Qui pense qu'en sannan, qu'en purgan las humous,  
 Que pot, suiban son cap, diri ja la nature.  
 Tau qu'u pec, esbarrit dens ue noucit escure,  
 S'en ba tout trebucan jetas dens u grabas,  
 Creden pausa son pé sus u ferme peiras.

..... 6

Cher ami, que dans ton état la délicatesse et la sagesse te servent de guide.

BORDEU fut guéri de sa timidité : il profita si bien de tous mes conseils, qu'il finit par gagner mon cœur et ma confiance. Il étudia long-tems l'effet de ma chaleur ; il me vit si souvent dissiper les douleurs ! Quel était son plaisir, quand la riante santé, séchant la larme douloureuse de la pâleur, ramenait les ris sur l'aile du plaisir, et donnait au tendre amour quelque peu de loisir !

Ah ! de cet heureux tems ! quand ma triste pensée se trouve fatiguée du présent, de l'avenir, je me rappelle BORDEU ; et mon cœur soulagé croit encore jouir de sa douce amitié : il sut me conserver son cœur malgré la dure absence, malgré l'humour jalouse, et malgré la présence de mes sœurs aînées, qui cherchaient à le captiver. Mais, hélas ! peu de tems après la mort m'en priva,

Amic , dens ton estat que la delicatesses  
 Te guide per la ma d'accord dap la sajesse.

Bourdeu qu'estou gouarit de sa timiditat,  
 Et de tous mons conseils qu'a ta pla prouficat,  
 Qu'en seguin son tribail pas à pas , dap prudence,  
 Et sabou captiba mon co , ma confiance.  
 Qu'estudia long-tems l'esseit de mon ouyou.  
 Qu'em bedou ta souben dissipa la doulou !

Quin et prené plasé quan la santat gaouïouse ,  
 Secan de la pallou la larme douloureuse ,  
 Ramiabe lous ris sus l'ale deou plasé ,  
 Et dabe au tendre amou cauque drin de lezé !  
 Ah ! d'aquet hurous tems ! quan ma triste pensade  
 Deou presen , de l'abiene es trobe fatigade ,  
 Qu'em rapeli Bourdeu , et mon co soulatjat ,  
 Cret encouère joui de sa douce amistat.  
 Que l'am sabou gouarda malgré la dure absence ,  
 Malgré l'humou jalouse , et malgré la presence

Je portai, pleurante, mon offrande sur sa tombe; un enfant me donne en cachette une guirlande: j'en remets un bout à l'Amour et l'autre à l'Amitié; nous seuls la plaçâmes sur sa tombe, sans pompe, sans éclat.

Je ne sais si la douleur trop amère m'égarait: je crus voir, à travers les ombres de la nuit, la Renommée qui semblait guetter dans les airs: mais bientôt, traçant au hasard un sentier tortueux, dont la marque est légère, la folle s'envola, se dirigeant vers le nord: je ne fis aucun effort pour l'arrêter.



De mas bieilles serous , qui'eou boulen captiba.  
Mes helas ! chic après la mourt que m'en priba.

.....  
.....  
Sus sa tombe en plouran que pourtei mon oufrande ;  
U mainat à d'escus qu'em hé ue guirlande ;  
A l'Amou dei l'u bout , et l'aute à l'Amistat :  
Nous soulds que la placem chens pompe , chens esclat.

Nou sci si de mon co la doulou trop amare ,  
Cercan , tam soulatja , cauquarré qui m'escare ,  
Em he bede , à trabers las ombres de la noueit ,  
La Renoumade aux airs qui semblabe à l'argoucit :  
Mes leou d'u pé léoujé , traçan , à l'abenture ,  
U sendé tourtuous , dont la marque nou dure ,  
La hole s'enboula tiran dret bers lou nord :  
Certes t'a l'arresta jou nou hei nat effort.



\* \*

---

 NOTES.
 

---

Cette allégorie contient l'histoire des Eaux-Bonnes. Sous l'emblème des attributs du beau sexe, la Nymphe présente les vertus qu'elle peut avoir. ainsi, pour ramener l'expression, au sens propre qui lui convient, il ne s'agit que de l'interpréter dans le sens médical. S'il y a des synonymies dans les termes, on peut ainsi aisément retrouver des analogies dans les idées. Ce jeu de mots ne doit pas être soumis à la syndérèse d'un esprit timoré : le respect pour la vertu peut s'allier avec un léger badinage. Si l'auteur des notes cède par fois au sens littéral; il sera toujours dans les termes de la décence; et de plus, il s'engage à ne jamais perdre de vue le sens médical.

(1)

*Coum, après chichante ans qu'em dat aqueste aubade ?*

« Quoi ! après soixante ans vous me donnez ces fêtes ! »

La Nymphe se trompe de quelques années, en se plaignant ainsi d'avoir été délaissée pendant 60 ans. Borden (Antoine) présenta sa thèse sur les Eaux-Bonnes en 1750. On fit du depuis quelques travaux; le dernier détourna la *vieille* source, on construisit quelques baignoires à l'endroit où elle reparut. L'affluence a fait ressentir le besoin d'utiliser cette eau minérale

si précieuse. M. de Castellane, alors préfet des Basses-Pyrénées, fit fouiller à l'endroit de l'ancienne source. Il était secondé par le zèle de M. Picamilh, médecin recommandable, qui a l'inspection de ces eaux; par M. Lefranc, ingénieur infatigable dans ses travaux, et dont l'esprit est orné de connaissances. On découvrit un filet d'eau. Ce filet appartient-il à la *vieille* source détournée? est-ce une autre source?

(2)

*Mas soos, de moun soumeil proufiefyon chens bergougne :*

« Mes sœurs ne rougissent pas de profiter de mon sommeil. »

La *Nayade* se trompe, d'après le dire de ceux qui ont le plus attentivement suivi ces eaux. Il n'en reste pas moins dans l'esprit de bien de gens, que la source qui jaillit à côté de la *vieille* n'est pas la même. J'ai examiné les lieux avec attention; je n'ai pu me faire une idée exacte de ce qui en est; je serais porté à croire que c'est la même; ou il faut admettre que le même coup en a fait trouver une, et fait perdre une autre; mais il n'y a pas quatre ou cinq mètres de distance: ce qui me fait penser que la secousse du rocher a seulement détourné la *Vieille*, et l'a rapprochée de celle qu'on nomme *Nouvelle*. Du reste, en suivant les travaux entrepris, on pourra s'assurer s'il y a trois sources, ou s'il n'y en a que deux. A bien preudre, il serait à désirer que la pensée de la *Nayade* fût exacte; car on aurait une source de plus.

Il ne faut pas se méprendre sur cette discussion; nous sommes tous intéressés à ce que plusieurs personnes de l'art se livrent à cette recherche, sans cette prévention aveugle qui peut nourrir une erreur, avec la meilleure intention. Une vérité physique sera plus vraie, quand elle aura subi l'épreuve de la contradiction; elle perd de son caractère dès qu'on interdit tout examen: c'est donc être bien imprudent que de vouloir gêner le doute.

Je suis très-partisan des Eaux-Bonnes; mais je ne le suis pas en aveugle. Je serais bien aise, pour mon compte, qu'on remit en problème toutes les vertus qu'on leur attribue. Il serait ridicule de dire qu'on nuit à cet établissement, en proposant des doutes. Par cela seul qu'il y a une substance employée dans la médecine, tout homme qui cultive cet art a le droit d'en parler; s'il se trompe, ses confrères le relèvent. Louis XIV fut guéri à Calais avec l'émétique, et le parlement de Paris avait défendu d'employer cette substance: s'il se fût trouvé quelque suppot de justice, le médecin qui le fit prendre au roi aurait été happé, et S. M. serait morte.

(3)

*Bousaütis qui bienet dap u air empreat,*

*Credet abé tout héyt ta'm rende moun estat?*

« Vous qui venez avec un air empressé, croyez-vous avoir tout fait pour me rendre mon état? »

« Cette Nayade est d'une impatience qui semble faire naître le repentir de l'avoir réveillée: à peine a-t-on frappé le premier

coup de marteau qui doit briser la pierre qui la couvre, qu'elle exige plus qu'on ne peut lui accorder : elle ignore que la beauté risque ses droits en jouant la hauteur.

(4)

*You'p dic dounc que moun nôm, tout coum ma renoumade,  
Nou'p podin tout escas serbi que de parade.*

« Je vous dis que mon nom et ma réputation ne peuvent tout au plus que vous servir d'enseigne. »

Trop heureux, belle Nayade, celui qui n'a pas à lutter contre la prévention ! Vous jouissez de la faveur des autorités, et vous vous plaînez ! Oubliez-vous qu'il fallut plus que du zèle pour vous prôner ?

(5)

*Billèu qu'en me loutjean dens cauque bèt houstau ;  
Credet deya gagnam et ha tout ço qui'm caü !*

« Peut-être qu'en me logeant dans un bel hôtel, croyez-vous déjà me tenir, et me donner ce qu'il me faut ! »

Vous ne l'avez pas encore cet hôtel, belle impatiente. Pourquoi ne pas rendre des actions de grace au génie, au héros qui, longeant nos montagnes, vous honorera d'un moment d'attention ? Cette attention de l'auguste NAPOLÉON sera dans la postérité votre plus beau titre de gloire. Voyez avec quel

soin on cherche les traces de César. Notre Empereur a fixé vos destinées. Laissez donc greloter l'envie : livrez-vous à la reconnaissance. Il faut toute men indulgence pour ne pas vous accuser d'ingratitude.

(6)

« (6) »

*Ah ! be'm counchet chie ! qu'en soy trop banitouise ;*

*Enta'm poude atrapa dap boste offre douteuse.*

« Que vous me connaissez peu ! j'ai trop de vanité pour me laisser gagner par vos offres douteuses. »

La vanité fut toujours un défaut, belle Nayade ; il faudra vous en corriger. Mais que voulez-vous dire par cette offre douteuse ? Vous ignorez que celui qui vous a dotée, est plus qu'Achille en droit de dire :

Cet oracle est plus sûr que celui de Calcas.

Savez-vous que Sa Majesté vous a donné cent mille livres ; que les braves Ossalois ont, par l'instigation de M. Castellane, préfet, travaillé en commun à vous faire une belle route ? Il n'y a que peu de jours que vous étiez inaccessible ; maintenant un beau chemin conduit jusqu'à votre habitation. Pour une cadette de Béarn, vous êtes riche ; mais très-riche.

(7)

*Escoutat mouin secret : D'ue jouene beoutat*

*Que seguechi bêt drin l'humou coume l'esbat.*

« Apprenez mon secret : j'ai l'hameur et les goûts d'une jeune beauté. »

Nous nous trouvons bien près du cœur, puisque nous en sommes aux confidences; je ne puis dire jusqu'où elles iront. Du reste, notre discrétion couvrira son abandon. Je serais cependant honteux, si elle venait à jabolter, comme font les caillettes. Mon caractère ne saurait se plier à toutes les extravagances d'une jolie folle : si je me sentais capable d'applaudir à toutes ses espiègleries, le mépris serait la punition méritée de mon imprudence.

Mais, comme je l'ai dit, la Nayade couvre d'une allégorie animée des vérités qui, présentées trop crûment, n'auraient pu, tout au plus, qu'alimenter des estomacs forts, et habitués à la sécheresse des sciences.

Quel vaste champ à parcourir ! les caprices, ou les irrégularités ; les ébats, ou les agaceries, si l'on veut les excitations. Il faut suivre tout. Comment y suffire ?

*Coum ére, à tout moumen qu'aymi d'esta flatade,*

*Coum ére, bet souben bouy ésta caressade :*

« J'aime comme elle d'être souvent flattée. Je veux, comme elle, qu'on me prodigue des caresses. »

« Pour la flatterie, la Nayade ne doit pas s'y attendre ; on lui doit la vérité : un mensonge, pour innocent qu'il fût, serait

un outrage fait à l'humanité ; elle ne doit donc pas y compter. Cependant on lui devra des encouragemens en applaudissant à ses vertus ; mais voilà tout.

Si les soins, les prévenances, l'assiduité vous plaisent, comptez sur le zèle, les lumières du médecin-inspecteur : il a fait ses preuves ; il vous est sincèrement attaché.

## (9)

*N'aymi pas la fadou d'aquets pees langourous  
Qui p bienin adroumi dap leurs bielles cansous.*

« Je n'aime pas la fadeur de ces sots langoureux qui viennent vous endormir avec leurs vieilles chansons. »

La Nayade n'aime pas les vieilles chansons : pas même une ronde de la vallée ? elle les aimait tant autrefois ! La remembrance ne vaut jamais le présent. Cependant on se confie plus volontiers aux vieux médecins ? Oui ; mais la Nayade n'est pas malade ; ses goûts ne sont pas une maladie. Malgré la légèreté du mot, ne semble-t-il pas que la Nayade marque l'ennui qu'elle éprouve, lorsqu'elle entend ce jargon insignifiant, dont certains médecins se servent, pour couvrir leur ignorance réelle ? La Nayade ne doit pas craindre d'en être fatiguée : ces pauvres esprits ne s'éloignent jamais, sans danger, des lieux où le commérage leur prête un degré d'importance, qu'ils ne sauraient soutenir ailleurs. Elle leur donne la chasse en ajoutant

(10)  
*Qu'aymi bet drin l'esprit ; hère la coumplaisance ;*

« J'aime un peu l'esprit ; beaucoup la complaisance. »

Cette flamme légère amuse la jeunesse ; pourquoi la vieille ne s'en égaye-t-elle pas ? Modérez les feux du jeune âge , ranimez ceux du vieillard. Une pensée vive est un cordial sur le retour , et le malade a la faiblesse du dernier tems. Pardonons cette saillie à la Nayade. Il faut souvent que le médecin saisisse le faible ; il faut qu'il parle au cœur , et la Nayade sait que le sot n'a jamais rien à lui dire. Je dois me taire , car j'ignore ce qu'elle entend par *esprit*. Un quiproquo me rendrait confus.

En exigeant de la complaisance , la Nayade rappelle une dette sacrée. C'est par des complaisances que le médecin s'identifie avec les goûts , les besoins que la source fera naître. Il faut une flexibilité de caractère en médecine pour suivre une substance qui furète par-tout , et va portant une douce chaleur dans les parties trop peu activées.

(11)  
*Que m'encapricieri per la mendre imprudence.*

« La moindre imprudence me mettrait en colère. »

Dans le tems que les eaux exercent leur action , il faut qu'il y ait toujours une concordance avec celle des agens extérieurs.

De ces agens les uns sont indépecdans de la volonté, les autres sont dirigés par elle ; l'art consiste à prévenir les uns, et à surveiller les autres.

*Et qu'on l'humour me gahe, abisat-pe, sus-tout,  
D'em bienè chagrina; car si'm poussat à bout,  
N'oubtieneret de you qu'ue triste boutade  
Qui p héré répentî de m'abé trop poussade.*

« Quand l'humour me prend, gardez-vous de venir me cha-griner : car, si vous me poussez à bout, vous n'obtiendrez de moi qu'un ton d'aigreur, qui pourrait vous faire repentir de m'avoir trop poussée. »

Il faut donc se garder de la pousser à bout. Cette franchise lui garantit notre estime. Qu'elle a peu d'usage cette Nyade ! elle cache ses vertus sous une allégorie ; et elle avoue ses défauts avec une franchise rustique. Elle ignore que les sept, huitièmes des hommes sont habitués à se laisser prendre aux vanteries les plus déhontées ! Elle exagère ses défauts ; je suis certain qu'elle est bonne même dans ses momens d'aigreur.

Telles sont les eaux minérales : leurs bons effets sont garantis et assurés, par des agitations, des douleurs qui préparent la crise salutaire, sans laquelle le mal n'est que pallié.

Nous essayerons donc de donner la mesure de ses caprices, de ses secrets, comme de son indifférence ; car elle fait des

choix. Ces deux extrêmes connus, peut-être parviendrons-nous à nous jouer de son humeur.

Après quelques remarques assez singulières sur la femme, elle ajoute :

(13)

*Atai m'embesqueri sus la manote hurouse*

*De qui saura flatta ma tendresse amoureuse.*

Je me laisserai prendre par la main de celui qui saura flatter ma tendresse amoureuse.

Je demande grâce pour les amours. Je les réconcilierai avec eux-là même qui affectent le plus l'austérité. Il me semble que ces mots *tendresse amoureuse* marquent, dans ce que dit la Nayside, plus de philosophie qu'on ne devrait en attendre d'elle. Je ne parle pas de cette philosophie qui gourmande tout avec chagrin; mais bien de celle qui ramène, à des principes concis, des données dont le fil échappe au vulgaire; et qui emprunte de la métaphore l'expression hardie, mais juste, qui rend complètement la pensée. Le chimiste eût dit qu'elle parle des affinités; le médecin y trouverait des élections spéciales, des actions directes, sur les forces vitales: ils auraient raison sans doute; mais il y a plus encore: essayons d'en

La *tendresse* est une disposition organique qui rend accessible, l'être qui en est favorisé (ou affligé), aux plus légères

impressions. D'un autre côté ; tout ce qui est relatif à l'amour ; indiquant une disposition du cœur , la *tendresse amoureuse* sera cette disposition du cœur qui rend les deux sexes , l'un envers l'autre , susceptibles des impressions les plus douces. Ce n'est pas la passion de l'amour ; ce n'est qu'un penchant qui nous porte à trouver , dans l'ombre de l'amour , quelque trait léger qui suffit pour nous intéresser. De la douceur à la *tendresse* , la nuance n'est que dans le sentiment : elles ont quelque chose de commun ; si la douceur n'est pas la *tendresse* , la *tendresse* , au moins , indique la douceur. La *tendresse* s'émeut de peu ; elle s'émeut peu : ce n'est donc jamais une passion ; ce serait plutôt une faiblesse. Par la *tendresse amoureuse* le cœur s'intéresse à l'objet aimé , sans penser au retour : elle se plaît à la contemplation : ses larmes ne sont jamais amères ; elles ont quelque chose de délicieux. Enfin la *tendresse* ne peut supporter ni les éclats , ni les écarts de l'amour : telle est la rosée du matin ; les premiers rayons du soleil la dissipe : lorsqu'il faut l'ardeur brûlante du midi , pour sécher la pluie que l'orage projette avec fureur.

Dans ce sens je dirai : La Nyade a voulu faire connaître qu'elle éprouvait un besoin de se rapprocher de toutes les parties du corps , dans lequel elle a la propriété de s'insinuer : mais que sans exciter une passion en elles , elle les réveillait de leur engourdissement ; voilà son *amour* : elle éloigne encore les passions qui pourraient s'y être établies : voilà sa *tendresse*.

L'expression de la Nyade n'est pas étrangère à la médecine :

un des auteurs le plus recommandable , nomme les maladies des passions , c'est Aurelianus. Or dès qu'on conçoit l'existence d'un sentiment vif, on trouve aisément les nuances. J'ose croire que si nous avions conservé ces expressions , elles auraient pu nous abriter d'une foule d'erreurs qui sont venues, tour à tour, fondre sur la médecine, et obscurcir son horizon, qui n'a jamais joui que d'un crépuscule de vérité. Nous aurons sans doute plus d'une occasion de revenir sur cet article; il a besoin d'être développé. J'anticiperais si j'allais plus loin.

(14)  
*Coum ère , ay mi , sus-tout , ma charmante pudou.*

« Comme elle , j'aime , sur-tout ma charmante pudeur. »

Il y a là un raffinement qui doit nous faire tenir sur nos gardes. La divinité nous berne, en amorçant notre amour-propre: car elle sait que la pudeur ne nous intéresse que par vanité. Écoutons pour savoir où elle veut en venir.

(15)  
*Lou curious hardit n'aura jamey de you*

*Que rigous , que mesprèts ; et quoaan seri soulette ;*

*Nou couleri per et jamey dens ma canette ,*

*Si'm boulè ha l'affroun , dap soun impuretat ,*

*De cerca dens moun cors à que tien ma beütat.*

« Le curieux hardi n'aura jamais de moi que des rigueurs

\*\*\*

et des mépris ; et fussé-je seule avec lui , ma source sécherait , dès que je verrais qu'il veut m'en faire l'affront de chercher dans mon corps à quoi tient ma beauté. »

Il paraît que la Nyade a conservé les anciens préjugés qui lui avaient été inspirés par Bordeu (Antoine). Elle prétend qu'une analyse chimique ne peut trouver en elle le principe qui fonde sa vertu. Ne se rend-elle pas suspecte avec ces prétentions ? C'est bien pis , elle motive son opinion , m'a-t-on assuré ; elle dit : « La chimie , par les changemens continuels qu'elle éprouve , ne peut garantir l'exactitude de ses résultats : si l'on m'eût analysée il y a 60 ans , on n'aurait pu trouver presque aucun des principes qu'on trouverait aujourd'hui. Mais aujourd'hui peut-on prouver que l'on recueille tous les produits ? Ce serait assurer que l'on est au terme des perfection ; ce serait dire à ceux qui doivent nous succéder : nous avons complété les analyses , vous ne pouvez plus rien ajouter à ce que nous savons. On ne connaît pas de chimiste qui fût assez imprudent pour parler ainsi. » Il résulte de là que ce qu'on ferait aujourd'hui serait , pour l'avenir , aussi imparfait que ce qu'on eût fait il y a 60 ans , comparé à ce qu'on peut faire actuellement. Si l'on eût , de nos jours , découvert cette eau , il serait sans doute prudent de l'analyser , pour savoir si elle peut être classée comme substance médicamenteuse ; mais son usage remonte à plus de six siècles.

La Médecine , dont la marche n'annonce rien de brillant ;

dont l'expérience ne peut capter l'œil du vulgaire, conçoit ; expérimente avec lenteur : mais un fait acquis et bien constaté ne peut être altéré par le tems. C'est dans le recueillement et pour ses adeptes, qu'elle enseigne et dépose ces vérités traditionnelles qui garantissent la raison des secousses de l'imagination déréglée. Cette marche suivie pour les Eaux-Bonnes, a poussé l'application de ces eaux plus loin que n'eût pu le faire la chimie. Nous verrons comment Bordeu s'est servi de l'induction ; espèce de raisonnement recommandé par Bacon, si précieux au médecin lorsqu'il ne prend pour ses termes que les phénomènes de vitalité.

*L'amoureux sap legi dens l'oueilh de la pastoure*

*Si lou tendre désir d'eu plasé marque l'heure ;*

*Qu'au lou pèpi fixan aquet sens précieux ,*

*N'ey sap jamey trouba lou lugra deous amous.*

« L'amoureux sait lire dans l'œil de la bergère, si le tendre désir marque l'heure du plaisir : lorsqu'un sot, fixant ce sens précieux, n'y sait jamais trouver l'étoile de l'amour. »

En se prêtant au sens allégorique, on trouve que ce passage donne, par un exemple, la différence que la Nayade prétend établir entre l'homme qui se confierait à une analyse chimique, pour en déduire la vertu de l'eau minérale, et celui qui, attentif, surveillant, enflammé par un travail opiniâtre, serait parvenu à ce degré de connaissance, où un coup-d'œil

suffit pour connaître des rapports qui échappent à l'indifférence. Je dis *indifférence*, car ce mot est synonyme de *sotise* dans la bouche d'une femme (à ce que j'ai compris).

Elle, marque par-là, son aversion pour la suffisance de ceux qui pensent qu'il suffit de trouver de l'hydrogène-sulfuré, etc., pour estimer rigoureusement les propriétés médicales d'une substance. Il faut convenir que si, pour le kina, pour l'opium, le médecin ne consultait que la chimie, les applications en seraient singulièrement restreintes. Ainsi d'un mot la *Nayade* exprime la différence qui se trouve entre un médecin sage, expérimenté, et celui qui ne connaît que la nomenclature. Nous aurions beaucoup de choses à dire sur l'expérience en général, car il en est d'elle comme de l'esprit dans le monde : un adepte, au sortir des bancs, comme un vieux routinier incapable de réflexion, s'en croient aussi pourvus que l'infatigable observateur.

(17)

*N'ey pas moun cors soulet qui s'estaque à la bite.*

« Ce n'est pas mon corps seul qui s'attache à la vitalité. »

Je ne saurais dire si j'ai trouvé le sens de ce vers. Il me semble que la *Nayade* veut parler de sa partie gazeuse : alors ce serait de son hydrogène-sulfuré : mais elle aurait tort ; car il s'attache très-sensiblement à nos organes. Pourquoi n'a-t-on rien fait pour expérimenter sur ce gaz que les eaux thermales :

des Pyrénées exhalent (j'en excepte Bagnères-Adour) ? Qu'on divise par la pensée ces trois choses, l'eau, le calorique, l'hydrogène-sulfuré ; peut-on dire que pris ensemble ils produisent le même effet que pris séparément ? peut-on dire qu'il ne serait pas utile dans plusieurs cas de les appliquer un à un, dans un ordre, puis dans un autre, suivant les cas ? pourquoi renonce-t-on à l'avantage de les doser ? Quel travail pour un médecin attentif ! J'ose à peine le dire, mais il me semble que ce point de vue doit multiplier les ressources en multipliant les moyens d'application : qu'il ouvre un vaste champ à l'observateur : que des vues pratiques doivent éclore au sein de ces recherches délicates ! Si je ne craignais d'indisposer mon lecteur, je me livrerais au détail : je proposerais, ou mieux je soumettrais un ordre de travail à mes respectables confrères.

Je dois prévenir une erreur. La partie gazeuse des Eaux-Bonnes n'est pas seulement le produit de l'excès du calorique. On ne peut confondre son gaz avec la vapeur de l'eau ordinaire, laquelle en produit en proportion qu'elle s'échauffe. On n'obtient des eaux minérales le gaz hydrogène-sulfuré, qu'en multipliant les points de contact de l'eau minérale avec l'air atmosphérique. Ainsi, pour bien développer ce gaz, il faut, non échauffer l'eau, mais la briser pour multiplier ses surfaces.

J'en prévientrai une autre, en rappelant que le maximum de calorique que l'eau peut contenir n'est pas indiqué par le

80° du thermomètre de Réaumur, qui n'est exact que lorsqu'on a une pression donnée, mais que la chaleur de l'eau va jusqu'à fondre le métal lorsqu'elle subit une pression déterminée; qu'ainsi l'on ferait un faux calcul en défalçant de l'eau minérale tous les degrés qui se trouvent entre 28° qui est son terme, et 80° qui serait celui du maximum du calorique. Pour estimer les pertes que la source a pu subir dans un trajet plus ou moins long, il faudrait connaître le degré de pression qu'elle éprouve au moment où elle est minéralisée.

(18)

*Mes mantu s'ey pecquat en boulen admira*

*L'u lou pé, l'aute l'oeuil, et l'aute etcetera.*

« Plusieurs se sont trompés en voulant admirer, l'un le pied, l'autre l'œil, et l'autre etcetera. »

Il est très-vrai que si l'on s'en rapportait aux proportions que donnent les auteurs de matière médicale du muriate de soude, du sulfate de soude, etc., qui entrent dans les eaux minérales factices, on serait surpris que des quantités très-inférieures à celles qu'on ordonne journellement, produisissent les effets qu'on obtient tous les jours des eaux minérales naturelles. J'ai entendu dire au savant M. Deyeux que les eaux minérales factices étaient encore bien loin d'imiter celles que la nature élabore.

Pour mieux apprécier ce que dit-la Nayade, - il n'y a

qu'à consulter l'opinion d'un auteur de matière médicale très-instruit sur la chimie.

On trouve dans la matière médicale de feu M. Schwilgué ; les eaux sulfureuses des Pyrénées sous le titre général d'*altérans*. Je vais copier tout l'article.

## EAUX SULFUREUSES.

### *Usages comme altérans.*

CAS PARTICULIERS. — Maladies cutanées chroniques ; débilité et douleurs qui succèdent aux grandes blessures ; paralyties ; rhumatismes chroniques ; affections lentes des viscères de l'abdomen et de la poitrine ; syphilis invétérée ; maladies occasionnées par le mercure , par le plomb , par l'arsenic.

### *Espèces principales.*

Eaux de Bagnères-Luchon (Hautes-Pyrénées , vallée de Luchon) , thermales , chaleur de 30 à 60° (au term. centi.)

— Barèges , 41 à 56°.

— Caunterets (7 lieues de Barèges) , 22 à 65°.

— S.-Sauveur (près Barèges) , 37 à 40°.

— Bonnes (Basses-Pyrénées , 7 lieues de Pau) , 26 à 37° ; etc. , etc.

L'auteur donne ensuite , les proportions des substances qui servent à composer des eaux minérales artificielles.

*Eaux de Barèges artificielles.*

Pr. Sulfure de soude , 3 parties.

Carbonate de soude , 250 p.

Muriate de soude , 30 p.

Huile de pétrole , quelques gouttes.

Eau , 1000 p.

Mélez.

On verse dix à douze gouttes de cette liqueur dans une bouteille pleine d'eau.

C'est de M. Paul.

On en propose une autre :

Pr. Sulfure de soude , 15 centigr. (3 grains).

Muriate de soude , 30 centigr. (6 grains).

Sulfure de chaux , 15 centigr. (3 grains).

Eau , 1 kilogr. (2 livres).

Mélez.

On peut substituer l'hydrogène-sulfuré aux sulfures de soude et de chaux.

(M. Parmentier.)

Ce ne sont là que des substances dont l'action réciproque sert à développer l'hydrogène-sulfuré ; et c'est réellement ce gaz qui minéralise l'eau. Or si les Eaux-Bonnes ne sont , comme disait Bordeu , que les cadettes des eaux de Barèges , il est

sensible qu'il y'entre moins d'hydrogène-sulfuré , par conséquent , ou qu'elles en perdent une partie dans un trajet plus ou moins long, ou qu'elles en reçoivent moins au moment de leur minéralisation. Dans tous les cas on devrait être surpris qu'une si faible quantité produisit un effet sensible sur la vitalité. Il faut se garder de croire que ces eaux minérales factices imitent les eaux des Pyrénées ; j'ai été surpris , en les examinant , qu'on se soit hasardé à leur donner ce nom. Ce n'est pas qu'elles ne soient très-précieuses pour une foule de maladies ; mais elles sont encore loin d'imiter nos eaux.

Je ne relève pas ici l'erreur de M. Schwilgué : le genre de travail qu'il avait entrepris ne lui permettait guère d'approfondir les matières qu'il présente succinctement. Je dirai seulement que cet article est mal énoncé , que les cas y sont confondus , et qu'il donne une fausse idée des eaux minérales des Pyrénées. Le traité des maladies chroniques de Bordeaux lui aurait démontré que ces eaux doivent être distinguées , et de plus qu'elles ne sont pas simplement altérantes.

Tout cela nous annonce que s'il y a de la ruse dans ce que dit la Nayade , il peut y avoir encore de la prudence.

(19)

*Sus-tout , nou cregat pas qu'à la permère biste*

*Qu'em poden debina*

« Ne croyez pas qu'on peut me deviner à la première vue. »

Les soins, les complaisances, l'assiduité, l'étude enfin de mille et mille détails, ne donnent-ils pas plus de droits à l'estime, que cette imperturbable effronterie qui d'un coup-d'œil prétend saisir les caractères ? Elle a raison, cette aimable Nyade, elle pique la curiosité, elle fait naître et nourrit le sentiment.

(20)

*Concludit donc d'aquiou qu'em cau dr'in douceya :*

*Que t'am couneche pla qu'em cau estudia.*

« Concluez de là qu'il faut me mener avec douceur ; et qu'il faut m'étudier pour me connaître. »

Je doute que la Nyade ait bien consulté ses intérêts ; lorsqu'elle dit qu'on doit la mener avec douceur : nous trouverons des cas où elle aura besoin de secours ; un peu de promptitude dans l'action ne lui fera pas de peine. En général, cependant, lorsqu'on trouve que les forces se soutiennent, et qu'elles prennent une bonne direction, on peut la laisser seule : elle est habituée à agir dans l'intérêt du malade : mais qu'on n'exige d'elle que ce qu'elle peut faire.

Je ne sais que penser de ce qu'elle ajoute. Elle ne veut se faire connaître qu'à celui qui l'étudiera. Elle croit donc ne pas être connue ? Ne peut-elle flatter l'espérance de la jeunesse qu'en mortifiant la maturité ! Elle veut être étudiée ; et avant Bordeaux elle dictait des lois. Elle se formalisa même, comme

sés sœurs, de la hardiesse d'un jeune homme qui l'observait sans prévention. Il est probable qu'elle a connu l'utilité de ce travail. Ainsi pour répondre à ses bonnes intentions, cherchons l'ordre qu'on peut suivre dans cette étude.

Il Simplifions en élaguant ce qui ne présenterait pas l'uniformité des résultats que nous cherchons. Il faut d'abord renoncer pour le présent à étudier séparément l'effet du gaz, du calorique et de l'eau : il faut les prendre dans l'état de combinaison que la nature nous les présente. A cette première élimination j'en fais succéder une seconde : c'est de prendre pour l'étude l'action simple de l'eau minéralisée, sans la compliquer avec la médication d'aucune autre substance. Mais ici se trouve la réunion de l'air des montagnes, vif, frais, pénétrant, chargé d'émanations éminemment toniques. Il faut se résoudre à convenir qu'une partie de l'action qu'éprouvera l'économie doit appartenir à cet air. Si l'on trouve des cas où il serait utile de pouvoir employer l'eau seule, il en est un plus grand nombre où leur réunion facilite la curation.

Je pense, enfin, qu'il est permis de renoncer à tout tableau nozologique ; 1.<sup>o</sup> parce qu'il doit y avoir une erreur dans la plus exacte dénomination de maladie ; 2.<sup>o</sup>, parce qu'en supposant l'exactitude, le travail des eaux d'un côté, les synergies de l'autre, peuvent faire dissiper tel ou tel symptôme, qui aura servi à caractériser telle maladie ; car il en résulterait qu'il faudrait, à chaque changement, changer le nom de la maladie, et lui faire ainsi parcourir une bonne partie d'un

tableau quelconque ; enfin , 3.<sup>o</sup> , en dénommant le médecin désigné parce qu'il prend tel symptôme pour caractéristique , lorsqu'un autre n'y trouvera qu'un épiphénomène.

Antoine Bordeu marcha par gradation dans l'emploi qu'il fit de ces eaux : son travail , présenté en 1750 , prouve qu'il employa l'analogie. En nous léguant ses idées , il emporta ce tact précieux qu'il dut à sa longue expérience. S'il sut s'affranchir des erreurs de son siècle , il ne put prévoir la rigueur à laquelle on soumettrait un jour les substances médicamenteuses. Ce pénible travail est à faire pour les Eaux-Bonnes ; il doit être nécessairement long : il présente encore deux difficultés ; la première , c'est qu'un médecin peut très-bien , avec des soins , de la persévérance et du tems parvenir à se faire , pour lui , une idée juste des applications ; qu'il lui reste encore la difficulté de transmettre ses idées.

Fera-t-il une énumération des cures ? Quel détail , quel goût pour ne dire que ce qu'il faut ! encore doit-il ajouter à côté les insuccès. Il faut autant de sagacité pour suivre les progrès d'une curation , que pour trouver la cause qui s'oppose au travail critique.

Voici deux résultats qu'on peut également trouver vraisemblables : En 1700 , 50 affections de poitrine , 60 pertes blanches , 80 asthmatiques , ont guéri aux Eaux-Bonnes. En 1701 , 50 affections de poitrine , 60 pertes blanches , 80 asthmatiques , se sont retirés des Eaux-Bonnes sans être guéris. Il n'y a pas d'homme de l'art qui ne convienne que ces résultats peuvent

être exacts , et il trouvera d'abord que cette différence tient à celle des maladies.

En effet , les affections de poitrine sont de diverses espèces ; dans la même espèce il y a des conditions particulières qui les différencient. Il en est de même des autres maladies. Dès qu'il n'y a pas identité dans les conditions , il ne peut y avoir uniformité dans les résultats des médications.

Un autre point important dans cette étude que nous préparons , c'est qu'il faut que le Médecin-Inspecteur puisse suivre les résultats. Il ne faut pas croire que l'action des eaux s'arrête au moment où l'on en cesse l'usage. Je les connais assez pour pouvoir affirmer que les selles , les urines , la transpiration en conservent quelques traces long-tems après. Se refuserait-on à cette vérité , la raison , l'expérience se réunissent à faire admettre comme certain , que , dans le cours d'une curation , les actes vitaux provoqués par une substance médicamenteuse quelconque , influent , sinon sur l'ordre de ces actes , du moins sur la prépondérance que quelques-uns d'eux prennent bien au-delà de leur action directe et actuelle. Quand même on ne considérerait ces actions que comme consécutives , il suffit qu'elles aient une dépendance d'origine avec l'action première , pour mériter d'être recueillies ; si l'on les néglige , je ne vois pas d'observation complète ; car il peut arriver que le malade se retirera se croyant mieux , et qu'il éprouvera une rechûte ; comme il peut se retirer n'éprouvant encore rien de l'effet des eaux , et sa maladie cependant

\*\*\*

s'amendera. Je ne suppose rien ; je ne fais qu'indiquer ce qui m'est souvent arrivé pour mes malades.

Il faut donc que le Médecin-Inspecteur obtienne de la bienveillance de ses confrères, des rapports sur l'état consécutif des malades qui auront pris les eaux. M. Picamilli actuellement Inspecteur, a tout pour rendre cette correspondance agréable à ses confrères, instructive pour tous, et utile pour les progrès de l'art. Je ne conçois pas comment on peut, sans elle, compléter l'étude des Eaux-Bonnes : je craindrais faire injure à mes confrères si je disais qu'elle serait pénible ; ils auraient toujours la part de gloire qui leur est due. Borden correspondait avec les grands maîtres. J'ai souvent feuilleté des mémoires de MM. Feises, Venel, Lissalde, Vidal, Carrière, etc. Cet échange mutuel de lumières, généreux par le sentiment qui l'inspire, offre une belle garantie morale, qui sera appréciée par ceux qui tiennent à l'estime.

Je n'ai donc plus besoin de dire que le médecin doit avoir un registre distribué de manière qu'il puisse classer les faits dans leur ordre et sans confusion. Tous mes confrères sont ainsi munis. Pourraient-ils sans cela prétendre qu'ils ont de l'expérience ? Je sens bien encore que telle distribution est vicieuse ; que telle autre est bonne ; que l'une annonce de la sagacité, de la bonne foi ; que l'autre ne donne pas une idée aussi avantageuse de son auteur. J'aurais l'air d'un censeur, si j'entrais dans ces détails. Il serait inutile, autant pour ceux qui sont jaloux de leur instruction, parce qu'ils en savent

plus que moi, que pour ces pauvres routiniers, parce que dans la sphère de leurs connaissances, on les trouve toujours armés d'un amour-propre si ridicule, que personne n'est tenté de les éclairer.

Nous avons supposé, pour plaire à la Nyade, que nous n'avions encore aucune connaissance de ses vertus. Elle voulait être étudiée; nous nous sommes donc mis bonnement sur les bancs. Cependant nous devons avouer que nous ne sommes pas tout-à-fait novices. Et quoique très-disposés à recevoir de l'instruction de celui qui voudra bien nous en donner, nous croyons pouvoir ajouter ici ce que nous pensons sur la vertu de ces eaux.

Nous avons d'abord un aveu. Rappelons-nous que nous avons défini sa *tendresse amoureuse*; une légère incitation qui réveille les organes de leur engourdissement sans jamais en passionner aucun.

Consultons, de plus, ce que l'expérience fournit journellement, même aux observateurs le plus prévenus.

On trouve que les Eaux-Bonnes provoquent aux uns la transpiration, aux autres les selles, à ceux-ci les urines, à ceux-là des douleurs vagues; elles donnent de l'appétit aux uns, seulement pour un tems; elles l'ôtent à d'autres, pour le leur rendre ensuite; elles provoquent l'expectoration aux uns, et ne font qu'irriter la poitrine des autres; elles affaiblissent les uns, donnent des forces à d'autres.

On trouve dans ces faits deux choses: 1.<sup>o</sup> Action constante sur l'organisme; 2.<sup>o</sup> action variable suivant la disposition ac-

tuelle de celui qui se soumet à l'action médicamenteuse des Eaux-Bonnes.

Je prie mes estimables confrères d'approfondir ces faits. Leur sagacité les conduira plus loin que je ne puis aller avec ma lenteur. Ils trouveront aisément qu'on ne peut pas dire que ces eaux sont *sudorifiques*, car elles ne le sont pas plus que *laxatives*. C'est donc à tort qu'on a publié d'elles qu'elles affectaient spécialement le système dermoïde. L'action des Eaux-Bonnes porte SUR L'ORGANISME. Si elles provoquent l'action de tel ou tel organe, c'est qu'elles sont aidées et dirigées par la disposition actuelle du sujet.

On est si souvent déçu dans la pratique de ce qu'on attend d'une substance, qu'il est plus qu'étonnant qu'on se croit tellement en force pour maîtriser la nature, qu'on se dispense de vérifier la disposition actuelle et les synergies en action.

Si nous ne remontons pas à une action première et constante des substances employées comme médicament; si nous confondons son travail avec ce que l'idiosyncrasie détermine; si nous leur attribuons tous les actes qui se développent subséquemment, sans tenir compte de ceux que la nature prépare à notre insçu, nous classerons puérilement un verre d'eau parmi les *laxatifs* ou parmi les *sudorifiques*, etc.; car on voit tous les jours que l'eau fraîche, prise le matin, relâche le ventre; et que prise le soir elle facilite la transpiration. La source d'une foule d'erreurs en médecine est cette raison des aveugles: *post hoc, ergo propter hoc.*

Il résulte de là que les Eaux-Bonnes, ramenées à leur effet constant, fournissent à l'art de guérir un *stimulus moyen*, diffusible dans tous les sens, qui s'unit aisément à cette rosée ambiante qui circule dans tout le corps, et qui imprègne toutes les parties, sans en excepter les os.

La preuve que c'est un *stimulus*, c'est que les organes sont activés; la preuve qu'il est *moyen*, c'est qu'ils ne sont jamais maîtrisés, et que l'organe que l'eau provoque est déjà pré-disposé; la preuve, enfin, qu'il est *diffusible dans tous les sens*, c'est que toutes les excrétiions en sont imprégnées.

En recueillant les faits, j'ai dit qu'elles affaiblissent quelquefois. J'espère qu'on fera attention qu'il ne s'agit ici que d'une débilité relative. Je suis mortifié de le dire, mais j'ai trouvé bien de mes confrères qui ne s'étaient pas donné la peine d'examiner la différence qu'il y a entre les forces divisées, suspendues, et celles qui sont consumées.

Le médecin, dans les médications qu'il veut établir, peut donc considérer les Eaux-Bonnes, sous deux rapports d'action: 1.<sup>o</sup>, comme principales: 2.<sup>o</sup>, comme adjuvantes.

Comme *principales*, elles servent en médecine à remonter toutes les parties du corps, sans jamais épuiser leur action sur le seul organe avec lequel on les met en contact; elles se distinguent par-là des toniques, même aromatiques, qui portent hors de la mesure ordinaire l'action de l'estomac, par exemple, qu'elles abandonnent ensuite dans un état d'affaissement. Les Eaux-Bonnes concourent au dégagement d'un organe en

réveillant l'action de tous, en remontant l'organisme; observation précieuse que Bordeu nous a fournie: elle mérite toute l'attention des médecins; elle offre un sujet inépuisable d'observations à celui qui se plaît à méditer sur la vitalité. C'est par cette observation qu'on parvient à lier, au même principe, une foule de disparates, qui restent toujours sans liaison aux yeux de celui qui dédaigne l'observation.

Comme *adjuvantes*, elles rendent accessibles aux substances médicamenteuses, des organes dont la vitalité s'affaiblit; elles concourent à une plus juste distribution de forces; elles augmentent la sphère d'activité d'un cautère, etc.

Les auteurs de matière médicale ont publié que les Eaux-Bonnes étaient *altérantes*: M. Alibert dans la dernière édition de sa thérapeutique, paraît les avoir mieux étudiées. Je pourrai peut-être examiner ailleurs l'opinion de ce dernier auteur, si recommandable par la pureté de sa diction, l'étendue et la solidité de ses connaissances. Je me borne ici à faire remarquer que les Eaux-Bonnes exercent une action trop manifeste, pour rester dans la classe mystérieuse des *altérans*. Il me semble, du moins, que par cela seul qu'on peut trouver une action quelconque sur l'organisme, accompagnée d'un pouls qui se développe et qui annonce quelques degrés d'excitation; quand on trouve que le sommeil n'est plus également distribué, etc., on peut assurer que la substance qui a été prise *incite*, et qu'ainsi elle appartient à la classe des toniques.

On trouvera peut-être ce que je dis sur la vertu des Eaux-

Bonnes, trop vague, trop indéterminé. Ce jugement tient à la manière de considérer les phénomènes de la vie. Je procède par étude, ce qui me ramène constamment à l'observation. Je rends compte des faits, et je me borne à chercher leur liaison par leur concomitance. Je ne cherche la raison de rien, parce que je crois qu'il est impossible de la trouver.

Je conviens que lorsqu'on s'est fait l'habitude de tout expliquer, et qu'on procède par création, dans la théorie comme dans la pratique, on se paye aisément de mots; et pour peu qu'on soit muni de termes techniques (d'une cinquantaine au moins), on trouve la raison suffisante, non-seulement de ce qui est, mais aussi de ce qui doit être. Ainsi l'on estime tout à priori. On calcule, par exemple, l'excitation de la bile, la propriété débilitante des sérosités, la cohésion des mucosités, la susceptibilité des organes. On fait circuler plus ou moins vite le fluide nerveux, on le fait retrograder, on l'épuise au besoin; on a des acrimonies en réserve; le sang vient ensuite soutenir cette fécondité; on le promène en soumettant sa vitesse au calcul, on l'épaissit, on le rarefie, on le charge de virus, d'acrimonies, de serum, de gelatine, de fibrine, d'oxigène, etc., etc., etc.

Mais lorsqu'il faut dans la pratique déterminer la valeur de ces expressions banales, est-on aussi assuré qu'on l'affecté? Je ferais peu de cas du jugement de celui qui soutiendrait l'affirmative. S'il n'y avait dans ces systèmes que le vain étalage d'un savoir factice, le mal ne serait pas grand; c'est un leurre.

où les dupes se prennent. Mais l'habitude qu'on contracte fait trop aisément renoncer à l'observation, ou, ce qui revient au même, cette habitude présente à l'œil prévenu les phénomènes sous un faux jour. Il est vrai qu'au sortir des bacs on a, par leur vertu magique, l'avantage de pousser un raisonnement avec confiance, même de fournir un gros volume bien plein d'absurdités, avancées d'un ton pédantesque qui fait rire les hommes instruits.

Je pourrais me déterminer à présenter un exemple qui montrerait plus en détail la vertu de cette eau minérale, mais je ne saurais m'y engager : il y a une foule de petites considérations qui me gênent ; et ma tranquillité faisant le plus clair de mon patrimoine, je ne veux pas irriter personne en suivant mon opinion ; j'aime mieux me taire que de la sacrifier à qui que ce soit. Je sais très-bien que tous mes confrères doivent exercer leur censure sur ce que je puis penser ; je n'ai garde de leur disputer un droit sacré dont je profite moi-même ; je le provoque avec sécurité, car je suis certain qu'entre nous il ne peut s'agiter une question qui n'intéresse la santé. Mais si l'on faisait des eaux une opération commerciale, ne risque-je pas d'indisposer celui qui peut avoir un intérêt à la chose ? Ne me fais-je pas un ennemi d'autant plus dangereux qu'il restera caché, si je ne prône sans mesure, si je ne publie que ces eaux sont universelles dans leur vertu ?

Ce n'est pas mon respectable condisciple M. Picamilh, actuellement Inspecteur-Médecin de ces eaux, qui me saura mauvais

gré, si je checché à préciser les indications : ses connaissances sont trop profondes pour se refuser à louer mon dessin ; il sent bien lui-même qu'en trop exigeant de ces eaux, on finira par leur nuire ; que si je me trompe, il est bien sûr encore qu'un mot de lui me ramène à son avis.

La longueur de cette note m'éfraye. La Nayade doit être satisfaite en voyant qu'on s'oublie en poursuivant l'étude de ses vertus. Que sera-ce donc si je fais jamais une application, si je développe sa manière d'agir par exemple, sur la phthisie pulmonaire, sur la chlorose ? Ce travail nous permettrait quelque excartion ; elle y trouverait son compte, car enfin c'est l'obliger que de la servir à son gré ; elle brillera mieux lorsqu'on n'exigera d'elle rien qui dépasse ses forces ; et elle ne sera plus comptable des torts qu'on lui reproche, et qui devraient retomber sur ceux qui veulent forcer son naturel paisible, doux, insinuant, etc.

*Comparas à la hemme ! oh qu'ey trop banitouse !*

« Se comparer à la femme ! oh elle est trop vaine ! »

S'il n'y a pas de la vanité dans sa comparaison, il y a du moins de l'imprudenc. La Nayade n'a pas prévu qu'on lui demanderait à quel âge elle veut qu'on prenne la femme ? Elle ne peut ignorer la différence immense qu'établit quelque

lastre. Prétend-elle imiter la sémillante gaité de l'enfance ? elle perdra l'intérêt qu'inspire la nubilité ; veut-elle l'imiter dans son effervescence ? elle ne saurait nous offrir les soins affectueux du retour : elle s'offenserait peut-être si l'on voulait la comparer à la femme qui dispute , pas à pas , des droits qui lui échappent ! La prudente intimité ne lui confiera jamais à quel prix l'ombre de l'amour se joue de la vieillesse.

Peut-être qu'elle réunit en elle toutes ces qualités qui , distribuées sur les divers âges , rendent encore la femme intéressante , par des qualités dont l'orna la nature , comme pour la dédommager des pertes qu'elle lui fait essuyer : c'est beaucoup , et même beaucoup trop.

(22)

*B'en y auré d'ingrats , si , dens aqeste esprabe ;  
Nou bienen témoigna qu'èy desclabat la trabe  
A mantu pé glaçat !*

« Qu'il y en aurait d'ingrats si dans cette épreuve ils ne venaient témoigner que j'ai ôté les fers à plus d'un pied glacé ! »

Encore une autre imprudence. La Nyade a-t-elle pu supposer qu'on viendrait avouer sa honte publiquement ? Je puis bien comme médecin , attester le fait ; parce qu'on ne peut savoir si c'est de moi ou d'un autre que je parle. Que d'éloges

ne méritera pas cette source, si l'on éprouve sa vertu ! Je ne lui pardonne pas cependant de flatter notre espoir, en nous présentant l'exemple du pétillant moineau. Elle en dit trop : jamais dans le bel âge on n'osa former de pareils souhaits. Je dois, pour la justifier, faire observer qu'elle parle dans une langue qui prête à l'hyperbole, et dans un pays où l'on s'habitue à l'entendre.

*Qu'a donc sus ma bertut la hemne ta bantade ?*

« Qu'a donc sur ma vertu la femme si vantée ? »

Certes rien, belle Nayade, si vous tenez vos promesses. Mais ne cherchez-vous pas à nous surprendre ? Vous négligez des qualités dont la nature a orné la femme ; vous ne considérez en elle qu'un attribut : il est beau, j'en conviens, mais est-il le seul !

*Ah ! s'in éri souben , coum ére ey , esbagade !*

« Ah si j'étais souvent désœuvrée, comme e le ! »

Quelle calomnie ! Vous ignorez l'activité que donne le désir de plaire ? Vos attributs divins vous dispensent donc du long et savant détail des toilettes ? Je ne suis plus surpris si vous êtes releguée dans nos tristes montagnes. Vous n'avez pas figuré

dans les scènes Olympiques. Peut-être vous contentez-vous de l'amitié de quelque Sylvain misantrope.

(25)

*Mes qu'on de cops me cau escalouri lou sang !*

« Mais combien de fois faut-il que je réchauffe le sang ! »

Détrompez-vous, ô Nayade, si vous croyez que la femme est dispensée de ce travail : elle y met plus de zèle que vous.

(26)

*Et qu'on de pecadous jou gouarechi d'eü cranc !*

« De combien de pécheurs je soigne la sciatique ! »

Si vous vous chargez de guérir les pécheurs, la femme ne se charge-t-elle pas des sages ? Seriez-vous jalouse ?

(27)

*Qu'on de cops m'an carcat de repara sa faute !*

« Combien de fois m'a-t-on chargé de réparer sa faute ! »

Vous oubliez votre comparaison : votre observation maligne retombe sur vous : car si vous nous donnez la pétulance du moineau, vous vous avouez complice de nos fautes.

(28)

*ci rescauhi lou co ; souben ére l'escante.*

« Je réchauffe le cœur , elle le brûle souvent. »

(29)

Que ce mot est dur ! cependant je vous le pardonne en faveur de ce que vous dites immédiatement après.

(29)

*Enter nous , si p plasé , que'ns pouyrem accourda.*

« Si vous le vouliez nous pourrions nous entendre. »

J'avais cru m'apercevoir , à quelques mots trop vifs qui vous étaient échappés , que vous éprouviez quelque peu de jalousie. Plusieurs sources ont reçu de la femme des reproches mérités ; ainsi la récrimination était probable. Je vois ici que vous lui conservez votre affection. D'abord vous voulez agir dans son intérêt ; puis vous cherchez à vous lier d'amitié. Je doute que vos accords puissent convenir à l'homme. Vous portez si haut vos prétentions ; la femme , de son côté , a de si beaux droits , qu'en vérité je craindrais pour l'homme qui voudrait vous suivre toutes deux. Je penche donc pour que vous restiez séparées.

(30)

*Et si'ns entenèm drin , qu'es deberem ayda.*

« Si nous nous entendions un peu , nous devrions nous entraider. »

\*\*\*\*\*

Je ne crois pas que vous puissiez vous entr'aider ; cependant vous offrez de sceller votre accord en ranimant des fleurs menagées dans leur printemps ; vous dites :

*Bous beyrat sa bouquette ;  
Chic à chic refleurir ; et soun oueil esgayat ,  
Rapperan lou plasé , reprene soun esclat.*

« Vous verrez sa petite bouche refleurir peu à peu , et son œil égayé ramenant le plaisir , reprendre son éclat. »

O belle Nayade ! si jamais vous me faites voir des lèvres décolorées recouvrer leur fraîcheur , et des yeux presque éteints reprendre leur éclat , et cela par vos soins , je me prosterne à vos pieds , je vous consacre le peu d'existence qui me reste , quoique je sois très-curieux de visiter vos sœurs , dont vous parlez avec trop de mépris.

Je n'ose plus vous suivre : vous affectez un sérieux qui me glace. Si cependant vous n'êtes pas fatiguée de mon verbiage , et sur-tout , si vous me permettez d'être franc avec vous , j'essayerai de me traîner sur vos pas : ce sera moins dans l'espoir d'un retour , qu'à mon âge je ne dois plus attendre , que pour vous prouver mon attachement.





